

Des forces étranges

LEOPOLDO LUGONES

Des forces étranges

Traduit de l'espagnol (Argentine) par

SAMUEL MONSALVE



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

AVANT-PROPOS

LIRE Leopoldo Lugones, c'est un peu approcher l'œuvre d'un monstre et d'un génie. L'histoire a voulu que son nom évoque aussi inséparablement la gloire littéraire que l'infamie politique de son pays, l'Argentine, et il est difficile d'imaginer ce que furent la notoriété et l'influence de cet écrivain aujourd'hui tombé dans l'oubli. On peut faire remonter sa disgrâce au 9 décembre 1924. Ce jour-là, en pleine célébration du centenaire de la bataille d'Ayacucho, à Lima, Leopoldo Lugones prononce ces mots demeurés célèbres : "Une fois encore, pour le bien du monde, a sonné l'heure de l'épée." Un parterre de généraux et d'hommes politiques représentant toute l'Amérique latine hésite lui-même à l'applaudir. L'emportement de l'orateur déglace bien mal les mines perplexes. "Le pacifisme, continue-t-il, n'est rien d'autre que le culte de la peur, ou un appât de la conquête rouge ; [...] la vie complète se laisse résumer en quatre verbes d'action : aimer, combattre, commander, enseigner." Cette année-là, Leopoldo Lugones a représenté l'Amérique latine à la Commission de Coopération Intellectuelle de la Société des Nations. Sous la présidence d'Henri Bergson, il a discuté avec Albert Einstein et Marie Curie de réformes de

l'éducation censées favoriser la bonne entente entre les peuples. Ceux qui le connaissent bien à Buenos Aires ne sont pas surpris d'un tel retournement, mais José Vasconcelos, écrivain et alors ex-ministre de l'Instruction Publique du Mexique, condense en une seule phrase le désarroi de toute une génération : "Nous avons perdu un poète, et nous avons gagné un bouffon." L'Argentin passait alors pour le premier poète vivant de son pays, peut-être d'Amérique latine. Il tombe de bien haut.

Leopoldo Lugones est né en 1874 à Villa María del Río Seco, près de Córdoba. Entre 1897 et 1914, il s'est imposé comme un des phares du "modernisme" dans le Río de La Plata, ce mouvement de rénovation littéraire aussi fortement influencé par le romantisme, le Parnasse et le symbolisme français que par le goût de la liberté poétique et le rêve d'un Nouveau Monde à la Walt Whitman. Son *Lunario sentimental* (1909), un recueil virtuose, constitua selon Jorge Luis Borges "l'archétype inavoué de toute la poésie professionnellement 'nouvelle' du continent". Quant à *Las montañas del oro* (1897), diamant brut de poésie adolescente, hapax par définition inclassable dans les tableaux littéraires de son époque, le nicaraguayen Ruben Darío y vit le trésor secret de tout véritable "Simbad" du castillan.

Intellectuel total, Leopoldo Lugones ne toléra jamais qu'une sphère quelconque de l'activité



intellectuelle ou morale lui demeure étrangère. Parmi les premiers en Argentine à s'intéresser aux théories physiques d'Einstein, il fut historien des missions jésuites dans les provinces septentrionales de son

pays, découvreur du poème *Martín Fierro*, auquel il conféra son statut d'épopée nationale, auteur d'essais sur la Grèce antique, traducteur d'Homère, titulaire d'une chaire d'esthétique à l'université de La Plata, et rédacteur d'un *Dictionnaire de l'espagnol usuel* qui regorge de mots rares et dont l'édition posthume n'épuise pas la lettre A.

Des tribunes politiques, publiées pour la plupart dans le quotidien *La Nación*, témoignent d'un soutien indéfectible à la cause des Alliés durant la Première Guerre Mondiale. Le gouvernement français fut donc fort surpris lorsque le poète refusa la Légion d'honneur qu'on lui proposait en 1921. Il est vrai qu'alors, Lugones commençait à ruminer des opinions d'un tout nouveau genre...

Il n'est pas exagéré de considérer Leopoldo Lugones comme une cause directe du coup d'État qui permit au général Uriburu de prendre le pouvoir en Argentine le 6 septembre 1930. Sans le climat intellectuel que les discours de Lugones avaient contribué à susciter dans son pays et dans le reste du continent, cela eût peut-être été impensable. Le poète se chargea de prononcer l'éloge des cadets tombés au combat la nuit du putsch, et le nom de Lugones s'associa ainsi à la première des opérations militaires qui devaient marquer chacune des décennies ultérieures du xx^e siècle en Argentine, jusqu'à la chute de la junte au pouvoir entre 1976 et 1983. Notre auteur entre de

plain-pied dans cette lignée d'écrivains infâmes dont *La Littérature nazie en Amérique* de Roberto Bolaño nous livre l'encyclopédie fictive.

De plus en plus isolé du reste des intellectuels, Lugones se trouva bientôt également coupé des centres politiques du pouvoir. Il refusa le poste de directeur de la Bibliothèque Nationale qu'on lui offrit au début des années 30, peut-être pour le détourner d'activités que lui considérait comme plus sérieuses. Malheureux en amour, son fils mit fin à la seule joie qui se mêlait à l'amertume de sa vie ces années-là : la liaison qu'il entretenait avec une jeune étudiante en Lettres de l'université de Buenos Aires, Emilia Cadelago. Celle-ci avait poussé la porte de son bureau de la rue Rodríguez Peña un jour de 1926, à la recherche d'un recueil de poèmes désormais épuisé. À compter de ce jour, il lui adressa régulièrement des lettres brûlantes de passion, parfois signées de sa semence ou de son sang, et les rendez-vous clandestins se multipliaient. Ayant bien su tirer parti des réseaux de son père, "Polo" Lugones, comme on l'appelait, c'est-à-dire Leopoldo le fils, s'était fait nommer chef de la police secrète de la Capitale suite à la prise de pouvoir. Il n'avait pas hésité à placer son propre père sous surveillance, et menaçait désormais la famille de la jeune femme d'un scandale public. Si les entrevues se poursuivaient, ajoutait-il, il ferait enfermer le vieux poète avec les fous.

Le 18 février 1938, usé par les désaveux et la solitude, peut-être irrémédiablement blessé par cette trahison, Leopoldo Lugones prit le chemin d'une petite île du delta de Tigre, au nord de Buenos Aires. Dans une auberge ironiquement nommée "Le Faux Pas", il se donna la mort, laissant inachevée une biographie de commande interrompue au milieu du mot "Nation". Après avoir mêlé du cyanure à un verre de whisky, il mit la lettre qui suit en évidence sur un des meubles de la petite chambre :

"Je ne peux pas achever l'*Histoire de Roca*. Suffit. Je veux qu'on m'enterre, sans cercueil et sans indication ni nom qui rappelle ma mémoire. J'interdis qu'on donne mon nom à aucun lieu public. Je ne reproche rien à personne. *Je* suis l'unique responsable de tous mes actes. *L. Lugones.*"

Ces quelques mots n'ont pas suffi à ôter des mémoires le funeste nom des Lugones, qui se prolonge aujourd'hui dans la chronique argentine et résume à lui seul bien des contradictions. Son fils, après dissolution du gouvernement militaire, fut démis de ses fonctions et envoyé en Europe, où il servit dans la mission diplomatique en Belgique. Il laissa, dans les commissariats, le souvenir d'un homme attaché à conduire personnellement les interrogatoires, activité dont sa fonction le dispensait en principe parfaitement. Ce fut lui, semble-t-il, qui introduisit à cette fin un instrument de torture de son

invention, la *picana eléctrica*, ancêtre argentin et précoce de la gégène, déclinaison de l'aiguillon électrifié utilisé pour entasser les bestiaux dans les convois devant les mener à l'abattoir, et qu'il fit appliquer sur les parties sensibles des corps des détenus, pour arracher des confessions ou tout simplement mettre au supplice. C'est avec ce même instrument que la petite-fille de Leopoldo Lugones, Susana dite "Piri", engagée à l'extrême gauche dans l'organisation révolutionnaire de Montoneros, fut torturée avant d'être assassinée au cours d'un "transfert" de détenus, le 18 février 1978. "Vous ne savez pas torturer, dit-on qu'elle criait à ses bourreaux. Le tortionnaire, c'était mon père." Elle laissait derrière elle une fille, son deuxième enfant, Alejandro, s'étant donné la mort quelques années plus tôt, le soir de la Toussaint, sur une île de ce même delta où près de quarante ans plus tôt son aïeul s'était ôté la vie.

La légende noire de la famille Lugones rend difficile une lecture autonome des œuvres de l'écrivain. Non seulement une telle lecture pourrait sembler à certains pratiquement impossible, mais elle n'est peut-être même pas souhaitable. L'histoire, faisant écran, donne ainsi à l'œuvre un double fond, une sorte de profondeur secrète.

C'est à Jorge Luis Borges que nous devons d'avoir préservé la mémoire littéraire de Leopoldo Lugones. Il ne fut pas tendre avec lui, et sut le châtier de

concert avec ses comparses ultraïstes dans les mois qui suivirent le discours sur “l’heure de l’épée”. Il alla jusqu’à participer à l’élaboration collective de pastiches poétiques signés du grotesque pseudonyme de “Leogoldo Lupones”. Le rêveur des tigres et l’architecte des labyrinthes finit pourtant par réviser son jugement sur l’œuvre de son prédécesseur. Cela eut lieu assez tôt, dès les années qui précédèrent la publication de *Fictions*. Les écrits de Lugones, lui apparut-il alors, contenaient en germe l’œuvre entière de ceux qui s’en étaient moqués. Ces “nouvelles générations” littéraires n’avaient de nouveau que le nom. Et quarante ans plus tard, il n’affirmerait pas autre chose en préfaçant une petite sélection de récits de notre auteur: “Dans l’œuvre de Lugones sont nos hiers, notre aujourd’hui et, peut-être, l’avenir.” Quant à savoir s’il était juste qu’on continue à le lire, Jorge Luis Borges avait répondu à cette question dès les jours qui suivirent sa disparition: “De son vivant, Lugones était jugé en fonction du dernier article de circonstance que son indifférence avait consenti. Mort, il a le droit posthume d’être jugé d’après son œuvre la plus haute.”

Cette œuvre la plus haute, où sera-t-il possible de la trouver? Certainement dans ses meilleurs poèmes, mais aussi dans quelques pages descriptives de ses essais les plus réussis et, peut-être plus encore, dans les admirables récits fantastiques qu’on trouvera

réunis ici. Écrits entre la fin des années 1898 et 1906, ils précèdent de beaucoup les grands séismes de la vie de leur auteur. Lugones y est encore un jeune poète désireux de s'essayer au difficile terrain de la fiction. Il emprunte à ses maîtres tout en se signalant lui-même de façon personnelle et parfois magistrale. Les inspirations les plus diverses se mêlent à sa prose, refondant un genre qui pouvait avoir l'air désuet, mais auquel il sait conférer une intemporalité classique. Ailleurs, Lugones reprend et adapte les grands motifs du récit d'anticipation anglo-saxon, d'Edgar Poe à Herbert George Wells, tout en ouvrant la voie à une science-fiction travaillée par la langue espagnole.

Ces considérations d'histoire littéraire ont certes le plus grand intérêt. Si on nous le permet, qu'il nous suffise simplement de dire que, quand Lugones semble parvenir à ce qu'il fait de meilleur, ses textes se dédoublent, quittent soudain l'espace bien ordonné de la littérature, et se font les miroirs d'un instant de vérité qui se trouve en avant de sa vie. Dans ses heures de grande clairvoyance, Lugones semble avoir eu l'angoissant pressentiment de son destin. Laissons, à l'orée de les parcourir, ces ruines solitaires, ces vestiges orgueilleux et désolés d'une vie dévastée. Ils ouvrent un espace où le lecteur peut marcher à la rencontre de l'esprit de désastre.

S. M.

Post-scriptum. La malédiction frappera-t-elle encore? Il s'en est fallu de peu qu'à deux reprises, ces récits n'aient été donnés à lire au public français. La "Bibliothèque de Babel", collection de 29 volumes de littérature fantastique choisis et préfacés par Borges, à laquelle vient s'ajouter un volume dont il était l'auteur, incluait un opuscule sur Lugones. Le catalogue complet parut en italien sous l'autorité de Franco Maria Ricci, entre 1975 et 1981, puis quelques années plus tard, à Madrid, dans sa version espagnole. Pour ce qui touche à la langue française, Retz et Panama, les deux éditeurs qui s'assignèrent cette tâche, ne parvinrent jamais au bout de leur entreprise. Et le volume dédié à Lugones, *La Statue de sel*, ne vit jamais le jour...

Notre volume s'appuie sur une sélection proche de celle opérée par Jorge Luis Borges. Nous n'avons pas retenu les deux derniers récits de son opuscule, "Francesca" et "Abuela Julieta", proses tirées du *Lunaire sentimental*, mais les lecteurs de ce volume trouveront à leur place "La Force Oméga", et un poème du *Livre fidèle* (1912), où la force de l'imagination fantastique de Lugones s'exprime de manière saisissante.

LA PLUIE DE FEU

ÉVOCATION D'UN DÉINCARNÉ DE GOMORRHE

Je vous ferai un ciel de fer et une terre d'airain.

(Lévitique, xxvi, 19)

JE me souviens que c'était un jour de grand soleil, aux rues grouillantes de monde, assourdissantes de véhicules. C'était un jour assez chaud, et d'une limpidité parfaite.

Du haut de ma terrasse, je dominais une vaste confusion de toits, des vergers clairsemés, un pan de baie hérissé de mâts, le tracé gris et rectiligne d'une avenue...

C'est aux alentours de onze heures que les premières étincelles commencèrent à tomber, ici et là. C'étaient des particules de cuivre semblables à celles qui se détachent de la mèche des bougies; des particules de cuivre incandescentes, frappant le sol avec un petit bruit de sable. Le ciel était toujours aussi limpide; la rumeur de la ville ne faiblissait pas. Les oiseaux de ma volière avaient seulement cessé de chanter.

Je m'en étais rendu compte par hasard, en regardant à l'horizon dans un moment de

distracted. Je crus tout d'abord à une illusion d'optique qu'aurait causée ma myopie. Il me fallut attendre longtemps avant de voir tomber une autre étincelle, car la lumière du soleil avait tendance à les noyer. Mais le cuivre brûlait de telle manière qu'on les distinguait, même ainsi. C'était une traînée de feu extrêmement rapide, suivie d'un petit coup sur la terre. Ainsi de suite, par larges intervalles.

Je dois avouer que quand j'en eus acquis la certitude, j'éprouvai une vague terreur. Je fouillai le ciel d'un œil anxieux. Toujours la même limpidité. D'où venait cette grêle étrange? Ce cuivre? Était-ce du cuivre?...

Une étincelle venait juste de tomber sur ma terrasse, à quelques pas. J'y portai la main. Cela ne faisait aucun doute: c'était un granule de cuivre, qui mit beaucoup de temps à refroidir. Par bonheur la brise se levait, et poussait cette pluie singulière du côté opposé à ma terrasse. Les étincelles étaient relativement rares, d'ailleurs. On pouvait croire, par moments, que la pluie avait cessé. Mais elle ne cessait pas. Les redoutables granules tombaient au compte-goutte, il est vrai: ils n'en continuaient pas moins de tomber.

Enfin, cela n'allait pas m'empêcher de prendre le déjeuner. Car il était midi... Je descendis à la

salle à manger en passant par le jardin, non sans une certaine crainte vis-à-vis des étincelles. Il est vrai que la toile, tendue pour éviter le soleil, me protégeait...

Me protégeait-elle ? Je levai la tête : mais la toile était tellement trouée que je ne pus rien découvrir.

Dans la salle à manger, un admirable déjeuner m'attendait. Car mon heureux célibat s'agrémentait avant tout de deux choses : la lecture et la nourriture. En dehors de la bibliothèque, la salle à manger faisait ma fierté. Lassé des femmes et un peu goutteux, pour ce qui est de la douceur des vices, je n'avais plus rien à attendre que de la gourmandise. Je mangeais seul, tandis qu'un esclave me lisait des récits géographiques. Je n'avais jamais pu comprendre les repas en compagnie ; et si les femmes me fatiguaient, comme je l'ai dit, vous aurez bien compris que j'avais les hommes en horreur.

Dix années me séparaient de ma dernière orgie ! Depuis lors, dédié à mes jardins, à mes poissons, à mes oiseaux, le temps de sortir me manquait. Quelquefois, par les soirées de grande chaleur, je risquais une promenade au bord du lac. J'aimais le voir, tout écaillé de lune quand venait la nuit. Mais c'était tout, et je passais des mois sans l'approcher.

La vaste cité libertine était pour moi un désert : mes plaisirs y trouvaient leur refuge. De rares amis ; de brèves visites ; de longues heures de table ; des lectures ; mes poissons ; mes oiseaux ; nuit après nuit, mon invariable orchestre de flûtistes, et deux ou trois attaques de goutte par année...

J'avais l'honneur d'être consulté à propos des banquets, et il arrivait qu'y figurent, non sans récolter des éloges, deux ou trois sauces de mon invention. Cela me donnait droit, soit dit sans orgueil, à un buste municipal, aussi justifié que celui qu'on consacre à une compatriote, quand elle vient d'inventer un nouveau baiser.

Pendant ce temps, mon esclave lisait. Il lisait des récits de mer et de neige qui commentaient admirablement, à présent que la sieste était entamée, la fraîcheur généreuse des amphores. La pluie de feu avait peut-être cessé, car mes serviteurs ne donnaient pas l'impression de la remarquer.

Soudain, l'esclave qui traversait le jardin avec le prochain plat laissa échapper un cri. Il parvint, malgré tout, à atteindre la table ; mais sa pâleur trahissait une souffrance terrible. Il avait sur son épaule nue un petit trou, au fond duquel on entendait encore siffler